

« *Naître au monde est d'une épuisante splendeur* »

É. Glissant, *Soleil de la conscience*.

En 2003, Dominique Chancé et moi-même avons proposé à Guy Lenoir de monter la pièce de la Guadeloupéenne Simone Schwarz-Bart, *Ton Beau capitaine*, pour un colloque sur la Caraïbe, car cette pièce, interrogeant la réalité de l'immigration, rejoignait le travail de MC2a en mettant en évidence la relation Europe-Afrique-Antilles, et plus précisément le « triangle du commerce culturel » comme le soulignait D. Chancé dans son analyse « *Ton Beau capitaine*, de Simone Schwarz-Bart, mise en scène de Guy Lenoir : d'un "nègre rétréci" au corps resplendissant de Limengo ». J'avais, pour ma part, présenté la pièce sous le titre « *Ton Beau capitaine* : éloge de la résistance du Nègre des Nègres. Au-delà du Rebelle et du Guerrier, le marronnage du Sublime »¹. Les expressions « nègre rétréci », « corps resplendissant », « marronnage du Sublime », résument assez bien le lien entre la pièce et les desseins de MC2a.

Guy Lenoir a su déceler dans cette pièce la présence d'une Afrique dans le Monde et a judicieusement choisi Limengo Benano Melly, métisse vivant à Bordeaux, pour le rôle de Wilnor, Nelly Nafee Faigou, Tchadienne exilée au Québec, pour celui de Marie-Ange, Yvan Blanlœil pour la mise en espace sonore et Sylvain Dumoulin pour la lumière.

Ton Beau capitaine, représentant le drame d'un Haïtien, Wilnor, ouvrier agricole en Guadeloupe, propose un type d'héroïsme et de résistance permettant d'accéder au Sublime dans le refus d'un anéantissement programmé : « Tombeau » capitaine. Le metteur en scène a évité une lecture trop étroite, car contrairement à toutes les représentations qui avaient été faites auparavant dans lesquelles Marie-Ange, la femme de Wilnor, était sur scène, il ne l'a donnée qu'à entendre ; et dans cette saisissante audition, les voix, se mêlant pour n'en faire qu'une, suggéraient « que le drame qui se jou[ait] là [était] plus vaste. » (p.460). On comprend que Wilnor est le marron Sublime, la figure de tous les exilés, exploités. Cette dimension a été renforcée par des résonances : l'armoire « à laquelle l'Haïtien accroche sa chemise, c'est l'armoire métallique des foyers de la *Sonacotra*, le bleu [...] celui de l'Algérien en France, celui de tous les ouvriers étrangers dans l'exil de la misère [...] La chemise que l'ouvrier revêt pour exprimer sa dignité, refuser l'image d'un nègre rétréci n'est pas blanche, comme le voulait le texte, mais colorée, de cette élégance un peu voyante que semblent affectionner Africains et Antillais. » (p.460). De plus, l'acteur qui se présente d'abord en "petit nègre rétréci" va se métamorphoser en transformant magiquement le drap de son misérable lit en pagne royal. « Nu à mi-corps, vêtu de ce pagne à la fois africain, grec, universel, simplement beau, qui rappelle l'expression "se draper dans sa dignité", il devient corps splendide [...] La gestuelle très pure [...] passant de l'homme recroquevillé, comme un enfant sur sa natte, à ce corps sauvé, est

d'une parfaite élégance et c'est de cette élégance qu'émane l'impression de noblesse, de dignité qui donnent sens à la pièce. » (p.463-465).

Si la case était toujours simplement suggérée dans ses mises en scène, à Porte 2a et à Saint-Louis du Sénégal où le metteur en scène a poursuivi les représentations, il a construit une scénographie mettant en évidence sa pleine dimension ; les spectateurs faisant alors cercle autour de la case participaient au drame dont l'origine est exprimée par Marie-Ange :

« Wilnor, je voudrais être un bateau qui s'en va vers la Guadeloupe. Là-bas, j'arrive et tu montes à l'intérieur de moi, tu marches sur mon plancher, tu poses ta main sur mes membrures, tu me visites de la cale à la cime du mât. Et puis tu mets la voile et je t'emmène dans un pays loin, loin, très loin. (*Pause*) À l'autre bout du monde, peut-être, où les gens vous regardent pas comme des moins que rien, des cocos secs. » (p. 19).

Ainsi, grâce à ses mises en scène, révélant la poésie et l'appel à la dignité de Simone Schwarz-Bart, Guy Lenoir a donné à voir de fabuleux paysages intérieurs.

« *il y a des mots d'ombre avec des réveils en colère d'étincelles* »
A. Césaire, « mot-macumba », *Moi, laminaire...*

D'autres poétiques/poéthiques ont été proposées avec « La Caravane des Écrivains Noirs d'Aquitaine », rencontres avec des auteurs brossant des paysages mouvementés.

Ismaël Patrice Achirou, dans *Le Dernier des SDF* (Éd. Écri'Mages, 2011) dont le titre fait écho à celui d'André Schwarz-Bart, *Le Dernier des Justes*, dénonce le « charity business », porte un regard critique sur les institutions sociales françaises. Balisé par des proverbes, son texte ne manque ni d'ironie « Fontaine je ne boirai plus de ton eau –mais à la première goutte, tout le monde tend la bouche », ni d'humour « Nous sommes nés noirs, et même en rêve nous ne changeons pas », ni d'indignation « des hommes et des femmes meurent comme des chiens errants... Et encore, il n'y a plus de chiens errants », ni de poésie « les hommes, pour la plupart, portaient sur le visage la fadeur de l'égaré ».

L'Amère patrie (Éd. Baudelaire, 2008) de Boubacar Seck, s'ouvrant sur un proverbe malien « Si les lions avaient des historiens, les histoires de chasse ne se termineraient pas toujours à l'avantage des chasseurs », s'insurge contre les Cassandres, vole au secours des Sisyphe, traite de la quête d'identité/d'âme, des relations avec l'autre. Le regard acerbe « Cette fameuse solidarité africaine se réduit de plus en plus en peau de chagrin », mêlé à l'humour « Il était cinq heures. Bordeaux s'éveillait. La chanson de Jacques Dutronc pour Paris [...] envahissait la voiture et prenait tout son sens. Je ne savais pas encore si les travestis s'étaient démaquillés, ni si les stripteaseuses

s'étaient rhabillées », sait faire place à la poésie du paysage « Ici on passait d'une couleur l'autre : sable blanc, Morne rouge, Pointe Noire, Sainte Rose et bien sûr lagon bleu ».

Dans *Paroles d'une île vagabonde* (Éd. Riveneuve, 2011), ma Guadeloupe entremêle imaginaires et langues dans la prénance d'un douloureux passé, affirme son savoir « JE CONNAIS mes arbres, les généreux, les dangereux, les vigoureux [...] je les connais comme JE SAIS l'exubérance du flamboyant et la majesté du sablier », dénonce ses carences « La ville pue, la ville cocote, la ville débonde de violence et de feintise », dévoile sa complexité, s'insurge contre sa stigmatisation « Moi, île bonté [...] île lassitude, île solitude, c'est moi que l'on prend, que l'on pille, que l'on souille, que l'on fait sienne, puis qu'on roule dans la boue » tout en confiant sa vaillance « mes ailes supportent le saccage, l'entassement, la frénésie terrifiante », et si son passé « sent le remugle, les fosses d'aisance et la chair brûlée », elle croit à son avenir puisqu'elle « exhale la vigueur de ceux qui ont survécu à l'indigne ».

Ainsi donc, loin de tout artifice, en associant espace antillais et africain, arts et littérature, MC2a met en scène des imaginaires de la diversité qui fait humanité.

ⁱ Articles dans *Le Monde caraïbe : défis et dynamiques*, MSHA, 2005, p.459-466 et 441-457.